

gardés cinq minutes. Et leurs chiens qui aboient et leur radio qui hurle, je vous assure, il faut de la patience.

– Je suis vraiment désolé. Je leur demanderai de baisser le son.

– Ça ne les empêchera pas de crier toutes les dix minutes ! Je sursaute à tous les coups. Non, je crois qu'ils sont cinglés. Au fait, vous les avez trouvés où ?

Je mentis en marmonnant qu'un ami me les avait recommandés. Je mentis une seconde fois en promettant à cet homme que toutes ces fantaisies allaient cesser, que j'allais y veiller.

Les absences

Le chantier se traînait. Certains jours, j'avais l'impression de traverser ce que les navigateurs appellent le « pot au noir », cette zone de calme plat où pas un souffle ne vient rider la surface de la mer. Sur mon toit, rien ne bougeait. Pas la moindre trace de la plus petite activité. On aurait dit que Pedro et Pierre, tels des lézards engourdis par la chaleur, s'étaient dissimulés sous les tuiles. Leur inactivité les rendait quasiment invisibles. De temps à autre, ils revenaient brutalement à la vie, hurlaient « le roi de la radio ! » et disparaissaient dans un recoin de la charpente. À leur lenteur systémique s'ajoutèrent des absences chroniques. Les deux oiseaux avaient le don de s'envoler en un clin d'œil. Ils empilaient, en bas, un plateau de tuiles et le temps que je grimpe la charge sur le toit, ils avaient disparu. Les chiens aussi. Ils n'hésitaient pas à me raconter n'importe quoi pour justifier leur départ précipité. Un chiot avait avalé du poison. La banque leur avait demandé de passer régler un problème. Ils avaient oublié le contrôle technique de la camionnette. L'URSSAF voulait revoir avec eux

leurs déclarations. À chaque fois c'était « tellement urgent qu'on n'a même pas eu le temps de vous prévenir ». On ne peut pas dire qu'ils se donnaient beaucoup de mal pour inventer des prétextes acceptables. Ils partaient un soir, me disaient « à demain » et revenaient deux jours plus tard accompagnés de la horde sauvage. Un matin, n'y tenant plus, j'appelai Pedro sur son portable :

– Vous comptez arriver à quelle heure ?

– Monsieur Tanner, on ne va pas pouvoir venir aujourd'hui, ni demain. Je suis en Touraine en ce moment, avec ma mère qui est très malade. Je dois m'occuper d'elle.

J'entendais aboyer dans le lointain.

– Et Pierre ?

– Pierre ? Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse, tout seul, sur un chantier pareil... ?

– Qu'il m'aide.

– Ne vous en faites pas, monsieur Tanner. Dès mon retour, on mettra les bouchées doubles, on rattrapera le retard.

J'étais bien décidé à ne pas me laisser rouler. Je rappelai aussitôt Pedro Kantor. Sur sa ligne fixe, à Toulouse. Bien évidemment, cet imbécile décrocha.

– Vous êtes déjà rentré ? Ça veut dire que votre mère va mieux.

– Écoutez, j'entre à l'instant.

Les chiens hurlaient.

– Vous étiez en Touraine, il y a une minute.

– Ah pas du tout. On s'est mal compris. Je vous ai dit que je rentrais de Touraine. Que je RENTRAIS, monsieur Tanner.

– Arrêtez de me prendre pour un con, vous voulez ? Il est dix heures. Si vous n'êtes pas là, avec Pierre, avant la fin de la matinée, je dépose vos outils devant la porte et j'embauche quelqu'un d'autre.

– Vous avez quelqu'un ?

– Je trouverai.

– Vous savez quoi, monsieur Tanner ? Sous vos airs gentils, vous êtes vraiment dur.